LA MABOKÉ

Station expérimentale du Muséum en Afrique Noire

par **Roger HEIM**
Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle
Membre de l'Institut

■

QUELQUES LIGNES D'HISTOIRE

■

L'idée visant à établir en Afrique un laboratoire du Muséum National d'Histoire Naturelle est née à Paris en 1957 d'une conversation avec mon ancien élève, mon ami A. Michel Saccas, alors nommé depuis peu directeur du Centre de Recherches Agronomiques de Boukoko, en Oubangui-Chari, après avoir conduit la division de Phytopathologie de cette institution et sauvé les caféiers d'Afrique Equatoriale de la grave maladie de la carbuncularíose. Une telle suggestion était venue tout naturellement à l'esprit des trois personnes présentes à cette entrevue — dont ma fidèle collaboratrice des sombres années, Mlle Janine Charpentier, elle-même assistante du Centre de Boukoko, qui lui devait et lui doit tant —.

En effet, le Muséum, titulaire d'un laboratoire maritime à Dinard, d'une station alpine à Samoëns, intimement lié à la création et au fonctionnement à Dakar de l'Institut Français d'Afrique Noire qui lui a échappé en partie par la suite, associé à la plupart des investigations qui se sont succédées depuis près d'un siècle — et même avant — à Madagascar, à tout instant s'irradiant dans la plupart des lieux du monde grâce aux explorations — qui se répètent depuis près de 300 ans — de ses naturalistes, ne possédait à lui-même aucun centre durable dans la zone intertropicale.

Les déceptions qu'avait fait naître à cette époque la politique d'un O.R.S.T.O.M. monolithique, peu intéressé à satisfaire aux raisons mêmes de sa création et à son rôle souhaité de « plaque tournante », dont eussent profité l'activité et les moyens des organismes scientifiques métropolitains de vocation tropicale, ajoutaient à nos yeux leur poids dans la justification d'un nouveau projet.

Enfin, et surtout, le département de Protection des Matériaux et Matériels contre les agents biologiques et physiques que j'avais créé en 1947 au Muséum, avec le concours déterminant de M. Pierre Fusey, et par la suite le précieux appui matériel du C.N.R.S. et moral de l'AFNOR, exigeait de se prolonger hors de France par des études de tropicalisation qui eussent découvert leur meilleur lieu d'expérimentation en Afrique même. Bien mieux, un centre de recherches connexe, confié à Mme F. Flieder, venait étendre les limites de la section de protection en enfermant entre autres les parchemins, les livres, le cuir, les médailles. Une vaste entreprise visant à assurer la préservation des matériaux de toute sorte, depuis





(Photos R. Heim)

En haut, une clairière est ouverte dans la grande forêt, à La Maboké, au lieu choisi pour l'emplacement du bâtiment principal (juillet 1960).

En bas, vues sur l'entrée du domaine et la forêt environnante, prises du balcon-galerie du Laboratoire (février 1963).

(Photos : F. Petter ; R. Heim)

En haut, la façade principale du Laboratoire, face à l'entrée du domaine de La Maboké (décembre 1962).
En bas, la façade opposée, vers la forêt et les sources de la concession (février 1963).

les bois et la pierre jusqu'aux substances plastiques, aux disques phonographiques, aux films, au verre des lentilles, aux peintures, aux matériels de télécommunications, à l'armement, trouvait ainsi, dans l'extension des expériences de laboratoire aux essais en climat tropical, des raisons impérieuses. La Bibliothèque Nationale, l'I.C.O.M., les Archives Nationales s'intéressaient directement à de telles préoccupations, l'Ecole Française d'Extrême-Orient à son tour. Les organismes industriels et privés, liés à cette œuvre collective, ne pouvaient que consentir leur appui, voire leur concours, à un telle mise en route.

Tel fut le point de départ du plan dessiné.

Il s'y ajoutait les domaines organiques propres à l'activité du Laboratoire de Cryptogamie du Muséum — en vérité identifiable aujourd'hui à un Institut — : l'étude des flores tropicales, mycologiques, algologiques, bryologiques, des champignons vénéneux et comestibles, des espèces hallucinogènes ou thérapeutiques que nos travaux sur Madagascar et le Mexique avaient mises à l'ordre du jour, bien entendu la phytopathologie des cultures tropicales et les recherches de microbiologie des sols, depuis toujours en faveur dans cette chaire, enfin les essais propres à assurer la culture industrielle de certains champignons alimentaires en pays chauds, bref, tout un ensemble de disciplines pures et de prolongements pratiques qui apportaient des arguments péremptoires à cette suggestion.

Mais les objectifs, en vérité, devaient atteindre une ampleur plus large encore. La nouvelle République Centrafricaine, qui succédait à l'Oubangui de l'Afrique Equatoriale Française, avait le privilège d'être détentrice d'une flore et d'une faune extrêmement riches et variées, encore peu connues. Les poissons de la Lobaye et les énigmes que posaient certains d'entre eux, les petits mammifères porteurs de virus, l'angoissant problème des épicampoptères, dévastateurs des cultures de caféier, les pourritures des bois, la richesse incalculable du pays en Lépidoptères, en termites, en champignons, la présence des Pygmées, les investigations ethnobotaniques auxquelles dans la chaire d'Agronomie tropicale — aujourd'hui d'Ethnobotanique — du Muséum le Professeur R. Portères se livrait, enfin la nécessité de développer les inventaires floristiques des Etats francophones d'Afrique, de Madagascar et d'Asie, auxquels était attachée l'activité de la chaire de Phanérogamie du Muséum, sous l'impulsion des Professeurs A. Aubréville et H. Humbert, autant de facteurs, liés à la richesse de la Nature, favorables au plan esquissé.

Enfin, les problèmes économiques et humains venaient imposer leurs propres raisons dans ce cortège d'arguments. Pays pauvre, peu habité, rigoureusement continental et éloigné de l'Océan, la République Centrafricaine paraissait parmi les nouveaux Etats africains l'un de ceux, sinon celui, qui méritait le mieux l'appui et la collaboration d'un organisme indiscuté de recherche. Or, le hasard avait déjà doté ce pays de possibilités que bien d'autres Etats d'Afrique pourraient lui envier. Trois remarquables stations agronomiques s'y trouvent en effet concentrées : celle de Boukoko, vouée aux cultures du caféier, du poivrier — que Saccas a introduit —, de l'Elæis, celle de Grimari aux cultures vivrières et aux problèmes de la paysannerie africaine, celle, également en pleine activité, de Bambari, appartenant à l'I.R.C.T., plus spécialement vouée au coton. Un Institut Pasteur, parfaitement installé, était construit à Bangui en 1959 et spécialisé plus particulièrement dans la bilharziose et dans la transmission des virus animaux. Et déjà l'on parlait d'un Institut agronomique destiné à la formation d'une élite africaine, ouvert à la venue de jeunes appartenant à l'ensemble des Territoires de l'ancienne A.E.F. et du Cameroun, idée défendue depuis par le Gouvernement local et que A. M. Saccas a fortement contribué à réaliser, au voisinage immédiat du Centre de Boukoko. Et déjà s'annonce la fondation, à des fins fédératives, d'une Faculté des Sciences Naturelles qui achèverait de faire de la République Centrafricaine l'Etat d'Afrique Noire le mieux doté en organismes d'études agronomiques et biologiques.

***

Le projet du Muséum ne pouvait pas laisser le Président David Dacko indifférent. Il fut séduit par son programme. Très proche de la Nature, même très naturaliste, soucieux des intérêts de son peuple, des questions agricoles et alimentaires qui se posent constamment à lui, connaissant bien personnellement les problèmes agronomiques, toute sa formation et toutes ses tendances suffiraient déjà à expliquer la sympathie enthousiaste avec laquelle il accueillit notre plan. L'amitié dont il m'honore a fait le reste.

Grâce à son appui, à ses interventions, à celle de Michel Saccas, à l'ardeur de Pierre Fusey, à quelques premiers concours — qui nous furent hautement utiles — d'industriels intéressés à cette création d'un centre voué à la protection des matériels et des matériaux, parmi lesquels je citerai ici : l'Electricité de France, la Compagnie Générale d'Electricité, la Société Roussel-UCLAF, la Régie Renault, le Syndicat de l'Amiante-Ciment, la Société Esso-Standard, la Société Kodak, l'Institut Français du Caoutchouc, la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, Saint-Gobain, Peugeot, Ugine, ensuite grâce à l'aide financière essentielle de la Direction générale de l'Enseignement Supérieur, à celle du Centre National de la Recherche Scientifique qui m'octroyait des crédits de matériel, enfin à l'intervention de M. Fr. Bour, directeur du Fonds d'Aide et de Coopération, qui me faisait bénéficier d'un appréciable crédit de construction et d'aménagement en 1962, l'œuvre fut mise en route en 1959 et poursuivie sans relâche dans les délais les plus brefs. Elle est aujourd'hui achevée.

Elle a coûté la moitié de ce qu'une entreprise de cette nature aurait exigé dans les conditions métropolitaines. Je mesure à la fois avec plaisir et amertume l'opposition entre les difficultés effroyables nées, en France, de la paralysie de certains services administratifs ou financiers qui retardent les constructions par leurs lenteurs effarantes, d'ailleurs parfois excusables — c'est le système qui est mauvais —, et les satisfactions tirées de la seule intervention des hommes directement associés à l'entreprise quand ils sont quelque peu délivrés de l'emprise bureaucratique.

Aujourd'hui, grâce à la convergence des concours et à la diligence de tous ceux qui se sont attachés à la tâche amorcée, la Station expérimentale de La Maboké est créée, et elle a commencé de fonctionner. Ce que seront ce Centre et son programme, c'est peu à peu que nous l'exprimerons en traçant de ceux-ci le contenu et les limites. Dans la présente Revue, désormais organe périodique du nouveau Laboratoire, nous esquisserons — surtout dans le prochain fascicule — les premiers termes de notre plan d'activité. Et cette publication en constitue la phase initiale que d'autres étapes bientôt prolongeront.

La photographie en couleurs de la première page de la couverture représente le bâtiment principal de la Station où sont concentrés les laboratoires de recherches et les chambres (au premier étage) des Chargés de mission (phot. R. Heim, février 1963).